

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Band: 13 (1967)
Heft: 8

Artikel: En 1850, un mystérieux français passe le Pas-de-Morgins
Autor: Giono, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-848931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

relle, procédé qui n'autorise aucun repentir. Ses tons sont sûrs, délicats, souvent hauts en couleurs ; cependant, lorsqu'il décore les panneaux d'une armoire ou d'une pharmacie portative, il utilise également l'huile. C'est un appel différent ; il y répond en peintre. Exemples : « Ecce Homo » ou « Notre-Dame du Bon Secours ». C.-F. Brun reste pour nous, avant tout, un merveilleux imagier, d'une très rare qualité.

Dans les « Trésors de l'Imagerie », Pierre-Louis Duchâtre parle du mendiant Blin « Compagnon-graveur de bois ». Il s'interroge sur le destin de ce

vagabond... S'est-il senti misérable ou malheureux ? Il ne le pense pas : ses initiales D.B. étant inscrites dans un cœur et les lettres s'appuyant sur une étoile, symbole d'amour et d'idéalisme.

Le Déserteur appose sa signature : C.-F. B. au bas d'images elles aussi pleines d'étoiles et de cœurs. Nous pourrions donc affirmer que le mendiant C.-F. Brun, misérable lui aussi, a certes connu la détresse, mais a ressenti plus vivement encore les joies de la création, dépourvus de toute vanité.

René CREUX.

En 1850, un mystérieux Français passe le Pas-de-Morgins

... Tout ce qu'on sait, c'est qu'il arrive à Salvan, un jour de brume intense, vers les midi, tenant le coin du tablier d'une vieille fromagère, qu'il passe près de la « pinte » sans s'arrêter, malgré un petit crachin, et qu'il prend à la descente la route de la vallée. Qu'il n'est pas allé jusqu'à Martigny n'est qu'une supposition, mais on ne l'imagine pas sur des chemins de grande communication : il est entré en Suisse en fraude ; s'il est entré en fraude, c'est qu'il avait des raisons ; ces raisons sont les mêmes qui doivent le garder loin des lieux de passages ordinaires.

Son arrêt aux Râpes est une hypothèse. Il n'a pas pu aller beaucoup plus loin ce jour-là. La conversation avec la vieille femme l'a rendu prudent. Le temps se gâte plutôt, tous ces rochers qui l'entourent crachent l'embrun. La nuit tombe à trois heures. Il sait qu'il a du côté d'amont des quantités d'ennuis : il a vu dans les déchirures du brouillard le visage rébarbatif de glaciers et d'aiguilles, et il n'aura pas toujours un coin de tablier à tenir pour le guider. Du côté d'aval non plus tout n'est pas rose : de ce côté-là, ce sont les hommes qui guettent et le menacent. Il a sans doute beaucoup plus peur des seconds que des premiers, c'est pourquoi il est raisonnable d'imaginer qu'il s'est arrêté entre les deux dangers. Il a dû chercher une grange et s'« accoiter ». Il est fatigué aussi. Il a fait un peu plus de dix lieues en deux jours et demi (sans compter tout le trajet depuis Abondance et avant Abondance).

Si on s'attarde le long de ce chemin qui le mène à Nendaz, c'est que ce Déserteur a l'air de s'être fabriqué une âme pendant ce temps-là, car il reste toujours à expliquer pourquoi il n'a pas laissé de peinture de l'autre côté des Alpes. Le moindre renseignement, la moindre rencontre, le paysage, le temps qu'il fait, les bruits qu'il entend, les craintes qu'il a, l'avenir qu'il entrevoit, tout, à ce moment-là, a de l'importance. Si nous ne pouvons pas le « faire » avec ces ingrédients, rien ne l'expliquera jamais.

Au sortir de cette halte nocturne aux Râpes, le Déserteur a une aventure qu'il a racontée plus tard à Jules Dayen de Basse-Nendaz. Des Râpes il est descendu tout naturellement à la route de Sembrancher. Mais c'est la grande voie de communication avec le val d'Aoste par le Saint-Bernard, elle est parcourue en tous sens par des voitures, des cavaliers, des charrettes, des piétons. Au surplus, c'est

mercredi, jour de poste avec l'Italie, et notre homme est dépassé par le coche du courrier escorté de trois gendarmes. Voilà qui lui glace les oreilles, plus que la bise qui siffle dru. Cette bise a d'ailleurs dépeupillé tout le pays de son brouillard, le ciel est bleu foncé et, malgré le froid vif, l'automne donne un de ses beaux jours, doré comme un abricot. En traversant les Valettes, il voit un chemin qui part sur sa droite, il se dépêche de le prendre. Il avait hâte de quitter cette grande route à maréchaussée, c'est ainsi qu'il est entré dans le val Ferret. Il en a gardé un souvenir très vivace quasi obsédant. Il en a parlé plus tard à Jules Dayen, il en a également parlé un an ou deux avant sa mort à Marie Asperlin de Sion.

Dès qu'il est entré dans la coupure du val, la bise a cessé de le tarabuster. Il l'entend toujours siffler, dans la hauteur, mais elle ne le prend plus de face, ni même elle ne fouille plus sous sa veste de camelot. Il est abrité par les mélèzes.

Il a à sa gauche des mamelons de pâture rase, ici déjà un peu jaunissante, un paysage très musclé, cependant plein de douceur et d'amabilité, dans ses replats et ses terrasses. Mais à sa droite, c'est ce qu'en 1850 on appelle l'enfer : de la roche, et même un mélange de cristal de roche et de granit, un fantastique château minéral très haut dans le ciel, aux angles, créneaux et aiguilles, duquel flottent ruisseaux et cascades. La lumière du jour est semblable à celle qui joue en Italie ; tout est net, tout est propre, tout étincelle. Chaque objet a son orient : sur le liseré de la plus petite herbe court le même fil d'or que sur le ruissellement des eaux précipitées du haut du massif d'Argentières et du Trient. Même le froid est allègre et joyeux.

C'est un pays pauvre. Mais le Déserteur n'a pas besoin de richesses, au contraire. Les gens riches ont la voix vinaigrée et le geste brusque. Il a peur de leur compagnie ; il y a toujours quelques bicornes dans leurs alentours. Il ne se sent à l'aise que dans les pays comme ici. Les champs de céréales et de pommes de terre sont minuscules ; le foin est manifestement court et sans regain. Les « raccords » sont en bois, montés sur pilotis et munis de perches pour faire sécher les herbages. On a l'air de faire flèche de tout bois.

A la sortie des mélèzes, le Déserteur a traversé de petits vergers, à la mesure des éteules. Cette « petite » propriété l'enchanté. Puis c'est de nouveau la forêt de mélèzes. La route monte très durement. De temps

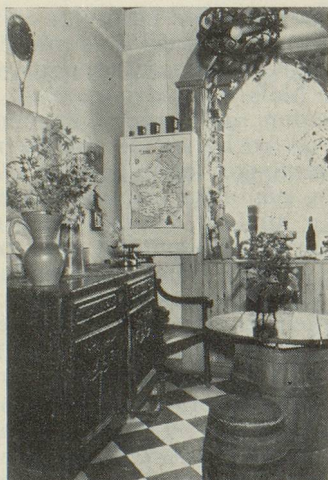
en temps, à travers le feuillage uni des mélèzes, apparaît la vertigineuse construction des aiguilles, les étendards verdâtres des glaciers. A côté de lui gronde le Durnand. Les pâturages qu'il trouve à la sortie de la forêt n'adoucissent pas la montée. Enfin il laisse le Durnand qui s'en va vers la droite et, ivre du soudain silence après avoir dépassé un petit ressaut, il descend doucement dans la combe de Champex.

Il ne s'est pas arrêté dans le village. Depuis longtemps il a pris l'habitude de négliger les grouillements de son estomac vide. Lui aussi il sait vivre petit : il a encore dans sa poche un bout de fromage et un quignon de pain d'avant-hier aux Mayens-des-Prabys. Il se cherche un abri et il « s'accointe » en belle vue du petit lac. Il se souvient de la vieille femme dont il a tenu le coin du tablier pour se dépêtrer des précipices de Salvan. Elle lui a parlé d'un lac où se cache la Vouivre et il se dit que c'est sans doute celui-là. En tout cas, le lac reflète le Grand-Combin, et le reflet de la haute architecture de rochers construit dans les eaux le château à l'envers où le serpent à la queue de diamant peut bien exercer sa seigneurie. C'est dans cet abri qu'il mange son pain et son fromage, pendant que la bise qui frôle les eaux du petit lac fait trembler les murs du château de la Vouivre et mélange les bruns, les bleus, les verts, les blancs et même les noirs (qui sont une couleur quoi qu'on en dise).

Profitons de ce temps lumineux pour dire à quoi ressemble le Déserteur. C'est un homme dans la

force de l'âge, entre trente-six et quarante ans, de belle prestance, de ton légèrement affecté, comme les compagnons qui ont un grade quelconque dans leur confrérie. Et grade, il suffit d'avoir une vertu populaire pour en être gratifié. Or, la vertu, le Déserteur a l'air d'en être une sorte de producteur naturel. On le devine tout de suite vertueux comme on est myope, fabricant de vertu comme fabricant de sueur et tout aussi naturellement. C'est par-là qu'il donne entrée chez lui à tout ce qu'il regarde et surtout à ce qui touche les dieux. Ils sont ici mis au pluriel car, si le Déserteur n'a peint que le Christ et ses environs, il a fait instinctivement des chansons primitives sur un appareil de la légende celtique, il a conjuré des sorts, écrit des charmes et il s'est occupé de pharmacopée. Comme tous les vertueux, il est naïf. Il a les yeux marron. Enfin il porte la barbe (et elle est châtain), or, porter la barbe en 1850 est comme aujourd'hui (en 1966) fumer la pipe. Cela dénote une virilité solide et paisible. Ce qui est faux — naturellement — car il n'est ni solide, ni paisible et il n'a que la virilité de sa vertu. Mais cette barbe a un gros avantage : elle lui donne un visage familier : neuf sur dix des montagnards parmi lesquels il pérégrine portent la barbe ; neuf sur dix également ont les yeux marron. On ne le remarque pas, ou si on le remarque, c'est pour penser qu'il est d'ici. Ce n'est que lorsqu'il parle qu'il a l'air d'un étranger.

*Extrait de l'ouvrage « le Déserteur »
de Jean Giono aux Editions Fontainemore.*



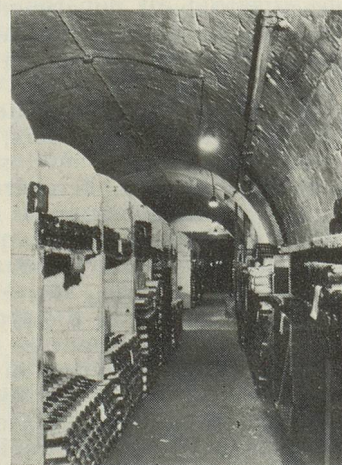
Bureau de réception.

colis-cadeaux de Vins Suisses

PROCHASSON & C^{ie}

76, rue d'Alsace

92 - COURBEVOIE - Tél. 333-02-29



Vue de la cave de vieillissement.

N° 1	6 FECHY, 6 LUINS 1962	88,80
N° 2	4 ST-SAPHORIN, 4 EPESSES, 4 AIGLE 1966	99,60
N° 3	6 FENDANT, 6 DOLE 1966	103,80
N° 4	6 YVORNE, 6 DEZALEY 1966	111,60

Franco pour Paris et proche Banlieue de Courbevoie, pour ailleurs, départ Courbevoie, emballage compris. Livraison au plus tard fin novembre, début décembre. — Demandez notre prix courant.